Français et occitan à Lacaune

Trudel Meisenburg, Université d'Osnabrück

1. Introduction

L'objet de cette contribution est de donner un premier aperçu de l'enquête PFC que nous avons entreprise dans la petite commune de Lacaune (Tarn) en février/mars 2002. J'expliquerai d'abord pourquoi notre choix s'est porté sur cet endroit et ce qu'il en est de l'occitan dans ce contexte. Suivront une petite exposition de la ville de Lacaune (2.), un bref résumé des enquêtes sur l'occitan que j'y ai effectuées en 1977 (3.) et un rapport un peu plus détaillé de l'enquête PFC qui a été faite au cours d'un voyage d'étude avec un groupe d'étudiants de l'université d'Osnabrück (4.). Sous (5.), je présenterai quelques résultats provisoires de cette enquête, concernant d'un côté l'évolution de l'occitan à Lacaune (5.1), de l'autre les caractéristiques du français régional qu'on y parle (5.2). En guise de conclusion seront indiquées quelques hypothèses que nous souhaiterions examiner plus profondément sur la base des données PFC (6.).

Mon intérêt pour la situation sociolinguistique en France fut éveillé lors d'une année d'études à l'université de Toulouse en 74/75 où j'ai suivi des cours d'occitan et pris connaissance du mouvement occitan. Faisant suite à cette année universitaire, j'ai travaillé pendant deux mois dans un café à Lacaune où je fus confrontée à la réalité linguistique du Midi en dehors des grandes villes, c'est-à-dire à la coexistence complexe et instable entre le français du Midi, moyen de communication général, et l'occitan qui, sous la désignation de « patois », était parlé par certains secteurs de la population dans des domaines et contextes plus ou moins déterminés, souvent en alternance fluide avec le français.

Les observations sur l'emploi de l'occitan que j'ai pu faire en 1975 m'ont intriguée et m'ont fait revenir deux ans plus tard pour entamer une vaste enquête sociolinguistique sur « le rôle social de l'occitan dans une petite commune du Languedoc, Lacaune (Tarn) » (Meisenburg, 1985, 1992).

En 2002, vingt-cinq ans ont passé depuis que j'ai effectué mes premières enquêtes à Lacaune, et depuis longtemps, j'avais nourri le projet d'y retourner lors de cet anniversaire pour reprendre les enquêtes et étudier l'évolution de la situation linguistique – projet que j'ai pu réaliser lors d'un voyage d'études avec un groupe d'étudiants de l'université d'Osnabrück en février/mars 2002. Avant de relater de plus près ce voyage et ses objectifs, je présenterai brièvement Lacaune et donnerai un petit résumé des enquêtes de 1977.

2. Lacaune (Tarn)

Lacaune est une petite commune dans la partie orientale du département du Tarn, près de la frontière avec l'Aveyron et l'Hérault qui est en partie aussi la frontière entre la région Languedoc-Roussillon et la région Midi-Pyrénées dont font partie le Tarn et Lacaune. La ville est pratiquement à mi-chemin entre Toulouse et Montpellier, mais cette image est trompeuse : les grandes routes ne passent nullement par Lacaune. Le coin est plutôt isolé, à l'écart des voies de communication importantes, loin des grandes villes,

blotti dans les Monts du même nom, qui constituent un contrefort assez difficile d'accès au Massif central. Mais, dans un rayon d'environ 40 km, Lacaune est la plus grande ville et joue donc, à une petite échelle, le rôle d'un centre et dispose même d'un site internet.

En 1977, il y avait 3.260 habitants à Lacaune ; il y en a moins de 3.000 aujourd'hui. Du point de vue démographique, la ville a donc connu une perte de plus de 10% sur l'effectif de la population. 7,3% des habitants sont de nationalité étrangère. La plus grande partie des étrangers vient du Portugal, mais il y a aussi quelques familles maghrébines. Presque les trois quarts de la population actuelle sont nés dans la région, 10% à l'étranger.[1]

Le plus grand employeur à Lacaune est l'industrie de salaisonnerie/charcuterie (on y produit le fameux jambon de Lacaune, des saucisses et des saucissons). Presque la moitié de la population active (= 1.236 personnes) travaille dans ce secteur (soit directement dans les 496 emplois de l'Industrie, soit dans le cadre du Tertiaire avec ses 564 postes). Les emplois dans la construction représentent 9%, et 5% de la population active travaillent dans l'agriculture. En vue du total, moins de 3% de la population vivent aujourd'hui dans un ménage où la personne de référence est agriculteur exploitant.

Du point de vue linguistique, la ville se trouve dans l'aire du dialecte languedocien qui constitue « l'occitan moyen par excellence » (Bec, 1973: 44). En ce qui concerne le français parlé dans la région de Lacaune, et plus spécifiquement la phonologie de ce français, il n'y a jamais eu, autant que je sache, d'études approfondies – l'enquête de Walter (1982) sur les variétés régionales n'ayant porté que sur une seule locutrice du Tarn, originaire de Labruguière, à environ 60 km au sud-ouest de Lacaune. Les données de Walter nous serviront cependant de référence.

3. Les enquêtes de 1977

Pour effectuer les enquêtes de 1977, j'ai vécu à Lacaune pendant quatre mois. Pendant ce temps, j'y ai observé les usages linguistiques, j'ai fait des interviews dans 61 familles, et j'ai procédé à une enquête dans les écoles. Mon objectif était double : je voulais d'un côté en apprendre davantage sur la diffusion de l'occitan – aussi bien en ce qui concerne la connaissance de cette langue que son emploi –, de l'autre, je voulais rassembler des renseignements sur les attitudes et la conscience linguistiques.

Voici très rapidement les résultats les plus importants de ces enquêtes, résumés ensuite dans deux tableaux synoptiques (voir Meisenburg, 1985: 114 *et seq*., 1992) :

- Il y avait, en 1977, beaucoup de gens qui – du moins d'après leurs réponses à mes questions – savaient parler occitan ; il n'y en avait que peu, par contre, qui le faisaient régulièrement, et ce nombre était particulièrement restreint parmi les jeunes et les femmes. Il existait donc une grande divergence entre connaissance et emploi de la langue. Parler occitan, c'était l'affaire des personnes âgées. Les plus jeunes ne s'en ser-

[1] En ce qui concerne la situation en 1977, cf. Meisenburg (1985: 82-93) ; les données actuelles proviennent du recensement de 1999 dont les résultats sont disponibles au bureau de INSEE Midi-Pyrénées à Toulouse (cf. aussi http://www.recensement.insee.fr/).

vaient que rarement – pour parler avec des personnes âgées et/ou des gens de la campagne, ou bien pour « s'amuser » entre amis.

- L'occitan n'occupait une position clé que chez les paysans, c'était la langue de la campagne et du travail agricole. Là, son emploi paraissait assuré.

- J'ai pu constater une certaine affection pour l'occitan chez une partie des Lacaunais, mais très peu de traces d'une conscience linguistique. Il n'y avait pas de défense active de la langue et pratiquement plus de transmission.

La connaissance de l'occitan et son emploi selon l'âge ainsi que l'emploi de l'occitan en famille ; toutes les familles (N=61)

		vieille génération	**moyenne génération**	**jeune génération**	**l'emploi de l'occitan en famille**
savoir parler l'occitan	couramment	51 (83,6%)	32 (52,5%)	4 (7,6%)	
	moyennement	5 (8,2%)	12 (19,7%)	4 (7,6%)	
	un peu	2 (3,3%)	12 (19,7%)	18 (34,0%)	
	pas du tout	3 (4,9%)	5 (8,2%)	27 (50,9%)	
comprendre l'occitan	tout	55 (90,2%)	48 (78,7%)	16 (30,2%)	
	moyennement	3 (4,9%)	7 (11,5%)	8 (15,1%)	
	un peu		5 (8,2%)	13 (24,5%)	
	rien du tout	3 (4,9%)	1 (1,6%)	16 (30,2%)	
pratiquer l'occitan	régulièrement	29 (47,5%)	13 (21,3%)		10 (16,4%)
	parfois	18 (29,5%)	15 (24,6%)	2 (3,8%)	10 (16,4%)
	rarement	10 (16,4%)	17 (27,9%)	16 (30,2%)	12 (19,7%)
	jamais	4 (6,6%)	16 (26,2%)	35 (66,0%)	29 (47,5%)
total		N=61	N=61	N=53	N=61

Les sujets occitanophones qui ont répondu ne jamais parler occitan dans les domaines cités ou avec les interlocuteurs énumérés

Domaine	**Des occitanophones interrogés ne parlent *jamais* occitan**	
famille	avec l'époux	67,0% N = 103
	avec les parents	73,1% N = 104
	avec les parents âgés	32,9% N = 155
	avec les pers. apparentées (même génération)	63,2% N = 155
	avec les enfants	77,8% N = 108
	avec les petits enfants	69,4% N = 36
travail	avec les collègues	62,2% N = 90
	avec les clients	42,1% N = 76
	aux bêtes	0,0% N = 19
religion	avec le curé/pasteur	91,6% N = 155
"public"	à la mairie / la poste / la banque	96,1% N = 155
	en faisant les courses	71,2% N = 153
"connaissances"	avec les personnes de connaissance	11,8% N = 156

Les résultats de l'enquête ne donnaient donc guère lieu d'envisager l'avenir de l'occitan avec optimisme. Seule, l'enquête dans les écoles paraissait permettre un peu d'espoir, car les résultats se révélaient être meilleurs que j'avais attendu. Sans aucun enseignement scolaire, les enfants de Lacaune disposaient en 1977 d'assez solides connaissances de base en occitan.

4. Le voyage d'études en 2002 :

À la recherche du français du Midi (et de l'occitan !)

Ainsi s'intitule notre entreprise au cours de laquelle nous avons passé quatre semaines dans le Midi de la France, au début de l'année 2002. Les nouvelles enquêtes sur la situation linguistique à Lacaune ont été intégrées dans une excursion avec des étudiants, et elles n'étaient pas centrées uniquement sur l'occitan : La variation du français sous sa forme régionale, le français du Midi, étroitement lié à l'occitan, a constitué l'autre objectif de notre voyage dont les deux semaines centrales (du 26 février au 11 mars 2002) étaient vouées à la recherche de terrain à Lacaune. Pendant cette période nous avons effectué les 13 interviews dont un a été exclu par la suite selon le protocole PFC (Durand, Laks & Lyche, 2002 et ce volume).

Une spécificité de notre enquête à Lacaune, c'est que nous y avons lié la recherche sur la phonologie du français à l'exploration de l'occitan : pour l'entretien semi-directif, nous nous sommes servis du questionnaire que j'avais déjà utilisé pour mes interviews à Lacaune en 1977 (Meisenburg, 1985: 102-106). Nous avons donc demandé aux sujets s'ils savaient parler (ou comprendre) l'occitan, comment ils l'avaient appris, avec qui ils le parlaient, ce qu'ils pensaient de son avenir etc.

Nous n'avons pas encore terminé la transcription et le dépouillement de l'enquête (les problèmes techniques à résoudre ont été légion), mais j'ai exploité les réponses aux questions de l'entretien guidé et j'ai essayé de faire une analyse auditive des enregistrements. Mais avant d'en présenter les résultats et les impressions, je voudrais faire quelques remarques sur le choix de nos sujets et le déroulement des entrevues.

Les 61 familles dans lesquelles j'avais fait mes interviews en 1977 résultaient d'un échantillonnage réalisé au hasard : j'avais sélectionné un ménage sur quinze. Cette fois-ci, nous avons suivi de près le protocole PFC, et nous avons donc choisi les sujets parmi les gens de ma connaissance : À peu près la moitié des enquêtés fait partie de ceux que je connais depuis mes premiers séjours à Lacaune ; avec les autres, nous sommes entrées en contact par l'intermédiaire des premiers – ou pendant les préparations au voyage, ou au cours du voyage même. Ma familiarité avec les enquêtés a beaucoup facilité les échanges : les entrevues se sont toutes déroulées dans une très bonne ambiance. Nous étions en général à trois du côté enquêteur : deux étudiantes du groupe (voir Lonnemann, en préparation) et moi-même. Comme les étudiantes, dans la plupart des cas, ne connaissaient pas encore le sujet, elles ont dirigé l'entretien semi-directif, tandis que moi ou d'autres personnes encore étaient prévues pour l'entretien libre.

Mais les bonnes relations qui se sont établies immédiatement dans notre petit groupe ont rendu plutôt difficile la variation des styles ou registres envisagée. Au moins d'après mon analyse auditive (et aussi d'après nos impressions à toutes), les différences entre les deux types de conversation s'avèrent minimes voire inexistantes. Dans trois ou qua-

tre cas, on avait demandé à une autre personne de la connaissance de l'enquêté de se joindre à nous pour mener un bout de conversation libre avec lui, mais ces réunions nous ont paru un peu trop artificielles. Les analyses définitives montreront si nos impressions sont confirmées.

Tous les sujets retenus – parmi lesquels il y a trois fois frère et sœur et un couple marié – sont nés à Lacaune même ou dans les environs immédiats et ils y ont passé pratiquement toute leur enfance et leur jeunesse. Ils proviennent de milieux socioprofessionnels divers, travaillant ou ayant travaillé dans la charcuterie ou dans l'agriculture, dans une exploitation forestière ou à l'office de tourisme, comme secrétaire, documentaliste, professeur ou vendeuse.

Nous avons fait beaucoup d'efforts pour avoir des proportions à peu près équilibrées entre les sexes et les tranches d'âge, mais nous n'y sommes pas parvenues : il y a une légère majorité de femmes, et une nette majorité des 60 ans et plus : Ce sont les personnes qui tout simplement ont été les plus accessibles pour nous. Mais les quatre tranches d'âge prévues dans Durand, Laks & Lyche (2002: 98) sont toutefois représentées.

La répartition des sujets PFC Lacaune par sexe et tranche d'âge

↓ *sexe* *tranche d'âge* →	**20-30 ans**	**30-50 ans**	**50-60 ans**	**60 ans +**	*total*
masculin	1	1	1	2	5
féminin	1	1	1	4	7
total	2	2	2	6	12

5. Quelques résultats provisoires

5.1 L'évolution de l'occitan à Lacaune[2]

Tous nos sujets ont au moins des notions d'occitan. Pour deux d'entre eux, un homme et une femme de plus de 60 ans, issus tous les deux du milieu rural, l'occitan a été la langue maternelle, et ils n'ont appris le français qu'à l'école. La plupart des autres a régulièrement entendu parler occitan à la maison – surtout par les grands-parents et souvent aussi dans les interactions entre parents et grands-parents, voisins, amis et autres, mais on avait plutôt tendance à ne pas leur adresser la parole en oc, au moins tant qu'ils étaient petits. Ils ont toutefois pu acquérir une compétence plus ou moins étendue dans cette langue, et quelques-uns nous en ont fait la démonstration pendant l'entrevue.

Il n'y a eu que deux sujets (les deux hommes des tranches « jeunes ») qui ont dit avoir des problèmes pour comprendre l'occitan quand ils l'entendent parler, et trois sujets (eux aussi dans les tranches « jeunes ») ont déclaré avoir amélioré (ou acquis) leurs connaissances d'occitan dans des cours au collège et/ou au lycée. Pour le plus jeune de nos enquêtés, un jeune homme de 21 ans, issu d'une famille d'immigrants portugais, les cours à l'école ont constitué le seul accès à la langue, et il en retient quelques chansons qu'il nous chantait volontiers.

---

2 Les résultats concernant l'évolution de l'occitan à Lacaune sont présentés plus amplement dans les *Actes du Septième Congrès International de l'AIEO* (cf. Meisenburg, à paraître).

Pour aucun d'entre eux l'occitan n'est la langue forte, celle qu'il ou qu'elle emploierait quotidiennement, et personne ne l'a transmise à ses enfants. La plupart déclare la parler plutôt mal, ne savoir dire que quelques mots, ne pas pouvoir soutenir toute une conversation. Selon eux, c'est le manque de pratique qui en est responsable ; il y aurait de moins en moins d'occasions de parler occitan – les parents ou amis plus âgés avec lesquels on avait l'habitude de l'employer sont morts, et personne ne les remplace. Nos sujets ont fait d'intéressantes observations concernant cette évolution et l'assimilation linguistique (*language shift*) qui en est le résultat. L'extrait suivant de l'interview avec Mme N.C. (68 ans), pour qui l'occitan a été la première langue, est en même temps (au moins à l'écoute) un excellent échantillon de français d'oc ; elle venait de nous expliquer qu'il n'était pas question pour elle de parler occitan avec son mari parce qu'il était du nord de la France :

> « Et mes autres frères et sœurs qui ont épousé des garçons d'ici – ou enfin ou des filles d'ici – ils ont pas parlé occitan parce que, ils se sont, ils ont parlé français parce que – d'une part, c'était mal vu quand nous, on avait vingt ans – pour rien au monde les filles ne seraient sorties avec un garçon qui parlait qu'occitan elles auraient dit mais il est timbré, on aurait pensé qu'il était qu'il était vraiment attardé – un attardé. Vous savez, ceux qui parlaient occitan, ils sont restés dans les fermes, là, ils y sont toujours, ils sont célibataires. »[3]

L'attitude envers l'occitan a beaucoup changé depuis. Chez nos sujets, il n'y a que très peu de reste de cette dévalorisation qu'avait éprouvée le « patois » à l'époque. Ils se sentent plutôt attachés à cette langue et regrettent sa disparition. Mais curieusement, la majorité n'est pas trop pessimiste en ce qui concerne l'avenir de l'occitan : « Ça restera parce que c'est maintenant enseigné dans les écoles, et c'est très bien, ça », ce qui est une opinion assez répandue dans nos interviews. L'enseignement de l'occitan paraît enfin avoir délivré les locuteurs naturels de toute responsabilité envers la transmission de la langue qui est complètement laissée à l'école[4]. Cela paraît d'autant plus étonnant si on se rend compte du fait que tout enseignement de l'occitan à Lacaune se réduit à quelques heures facultatives au niveau du collège qui ne touchent même pas les 10% des 300 élèves de cet établissement[5]. Il n'y a à Lacaune ni d'enseignement en immersion (*calandretas*) ni de classes bilingues, l'apport de l'école primaire étant limité à une sensibilisation restreinte. Les enquêtes dans les écoles de Lacaune qui ont été reprises en entier en 2002 montrent un net déclin dans les connaissances et les usages de l'occitan chez les enfants de Lacaune et un décalage énorme par rapport aux résultats de 1977 (voir Meisenburg, à paraître).

---

[3] J'ai parlé avec de tels célibataires au cours de mes enquêtes de 1977 ; ce sont peut-être – pour de plus fortes raisons – les conditions de vie de l'agricultrice qui ont souvent dissuadé les femmes de se marier avec un paysan, mais les questions de langue y ont certainement joué leur rôle.

[4] Ce problème paraît être général. Dans son livre récent sur *Language in danger* (2002), Andrew Dalby écrit par rapport au recul des langues amérindiennes : « What the change in policy has done, ironically, is to relieve parents of any doubts they may have had over failing to teach their traditional language to their children. There is now no need, they feel: the school will do it. » (p. 163).

[5] Comme Lacaune n'a pas de lycée, les élèves sont obligés de continuer leur éducation scolaire à Castres ou à Albi où ils ont en général l'option de participer à des cours d'occitan.

5.2 Le français régional à Lacaune

Nos enquêtés ne parlent donc presque plus occitan aujourd'hui ou ne le parlent pas du tout, mais leur français porte bien l'empreinte de cette langue ; ils emploient tous un français du Midi ou français d'oc assez prononcé. Nos enregistrements témoignent des caractéristiques phonétiques de cette variété régionale dont les traits les plus saillants seront analysés ultérieurement :

- présence massive de *schwas* ou *e instables*, p.ex. « d'une part » [dynəpar][6]
- voyelles nasales peu ou pas nasalisées et souvent suivies d'un appendice consonantique nasal, p.ex. « vingt ans » [vɛntɑ̃ŋ]
- un seul degré d'ouverture pour les voyelles antérieures moyennes en syllabe ouverte où elles sont toujours [e], la voyelle ouverte correspondante [ɛ] étant réservée aux syllabes fermées, p.ex. « français » [frɑ̃ⁿse], « les fermes » [lefɛrmə]
- les voyelles arrondies mi-fermées [o] et [ø] n'apparaissent qu'en syllabe ouverte finale, elles sont abaissées en [ɔ] et [œ] dans toute autre position, p.ex. « beau » [bo], « peu » [pø] vs. « autres » [ɔtrə], « feutre » [fœtrə]
- un seul [a] (antérieur), la paire minimale *patte* : *pâte* étant complètement homophone : [patə] : [patə]
- il y a, par contre, une nette distinction entre les voyelles de *brin* et de *brun* : [brɛ̃ŋ] : [brœ̃ŋ]

L'analyse auditive permet de constater que les caractéristiques du français d'oc ne se retrouvent pas dans les mêmes proportions chez chaque locuteur. Dans notre enquête, c'est chez les deux sujets qui ont eu l'occitan comme langue maternelle que « l'accent » paraît être le plus marqué – une impression qui pourrait provenir du fait qu'ils emploient tous les deux la vibrante apico-alvéolaire ; autrement dit : ils roulent les *r*. En outre, il nous semble que l'accent est plus fort chez les plus âgés, un peu plus atténué par contre dans les tranches plus jeunes – il faudra des analyses plus approfondies pour confirmer ces perceptions.

À Lacaune, en tout cas, il ne paraît s'agir là que de gradations mineures dans la réalisation du français du Midi ; vu globalement, ce français régional y est très bien enraciné – tout le monde le parle, les professeurs aussi bien que les élèves, les notables aussi bien que les petites gens, les enfants d'immigrés aussi bien que les Lacaunais de souche, et personne ne paraît en être gêné. Il y a conscience d'avoir un « accent », et deux de nos sujets nous ont fait des remarques du genre « on prononce pas comme il faut » après la lecture de la liste de mots. Mais s'il y a insécurité linguistique, elle paraît faible. À Lacaune, ce sont plutôt les autres qui se font remarquer – ceux qui viennent d'ailleurs et parlent « pointu » comme les Parisiens.

---

6 Les exemples proviennent de l'enregistrement effectué avec Mme N.C. citée plus haut.

6. Conclusion : des hypothèses à examiner…

Pour conclure, je voudrais formuler quelques hypothèses à examiner sur la base des données PFC. C'est sur le dernier point abordé sous (5.2), à savoir la variation phonétique et prosodique dans le français du Midi, que nous aimerions continuer la recherche. J'ai déjà fait allusion aux éventuels effets de l'âge, et on devrait se demander quels pourraient être les autres paramètres qui règlent cette variation. Est-ce qu'il y aurait, par exemple, une influence de la couche sociale, du niveau d'instruction et de formation, du degré d'enracinement dans un milieu ou une région ? Est-ce qu'on pourrait discerner des corrélations entre ces paramètres et le degré de « l'accent » que laissent déceler les locuteurs ? Il est évident que de telles analyses ne pourront pas se faire à partir de nos douze sujets de Lacaune, mais cela me paraîtrait être une tâche prometteuse que d'examiner l'ensemble des données PFC provenant du Midi dans une telle perspective. Pourquoi ?

Mes réflexions dans ce contexte partent des observations suivantes : À Lacaune comme partout ailleurs dans le sud de la France, nous avons pu assister, au cours des siècles passés, au recul inexorable de l'occitan. Mais en reculant, cette langue a influencé massivement le français qui l'a remplacée, et elle a ainsi contribué à la naissance d'une (ou de plusieurs) nouvelle variété régionale, le ou les français du Midi ou français d'oc. La distance linguistique existant entre ces variétés régionales et le français (standard) est évidemment beaucoup plus mince que la distance entre l'occitan et le français ; elle concerne surtout la phonétique et des éléments du lexique, mais très peu les traits grammaticaux. La communication avec d'autres locuteurs de français, même l'intercompréhension à une large échelle sont donc garanties. En même temps, cette distance me paraît suffisante pour permettre l'expression d'une identité régionale. C'est cette fonction des langues – voilà mon hypothèse centrale – la fonction d'exprimer l'appartenance à une communauté ou à une région plus ou moins déterminée, qui serait reprise par la variété régionale ; elle servirait à identifier les locuteurs et à distinguer entre « nous » et « les autres ».

Je suis relativement certaine qu'on peut arriver à de telles conclusions en suivant l'évolution de la situation linguistique en Allemagne où les variétés régionales ont largement pris la place des anciens dialectes et où il en résulte une grande variation de prononciations teintées du substrat dialectal.

Et j'aimerais savoir si, en se servant des données PFC, on pourrait arriver à confirmer ou bien à infirmer de telles hypothèses pour la France : les variétés régionales en France serviraient-elles à l'expression d'une identité régionale et seraient-elles conservées à ces fins ou y aurait-il plutôt tendance à l'homogénéisation des prononciations (voir Armstrong, ce volume) ? Au cas où on exclut cette dernière tendance : y aurait-il d'autres appartenances – des appartenances sociales p.ex., à des groupes plus ou moins précis – qui se manifesteraient à travers la façon de parler ? Et dans ce cas, sont-elles complémentaires aux appartenances régionales ou indépendantes d'elles ? Espérons que le dépouillement des données PFC nous permettra de trouver des réponses à ces questions.

Références

Armstrong, N. (ce volume). La variation phonologique en français à la lumière de la sociolinguistique.

Bec, P. (1973). *La langue occitane*, Paris: P.U.F.

Dalby, A. (2002). *Language in Danger*. London: Lane, The Penguin Press.

Durand, J., Laks, B. & Lyche, C. (2002). La *Phonologie du français contemporain* (PFC) : usages, variétés et structure. In: C. Pusch & W. Raible (eds.), *Romanistische Korpuslinguistik: Korpora und gesprochene Sprache*. Tübingen: Narr, 93-106.

Durand, J., Laks, B. & Lyche, C. (ce volume). Le projet PFC.

Lonnemann, B. (en préparation). Der Akzent im *français du Midi*. Thèse à soutenir à l'université d'Osnabrück.

Meisenburg, T. (1985). Die soziale Rolle des Okzitanischen in einer kleinen Gemeinde im Languedoc (Lacaune/Tarn). Tübingen: Niemeyer.

Meisenburg, T. (1992). Le rôle social de l'occitan dans une petite commune du Languedoc (Lacaune/Tarn). *Revue du Tarn* (3e série) 145: 123-133.

Meisenburg, T. (à paraître). Lacaune, 25 ans après. In: S. Guida (ed.), *Scène, évolution, sort de la langue et de la littérature d'oc*. Actes du Septième Congrès International de l'AIEO, Reggio Calabria – Messina, 7-13 juillet 2002. Modena: Mucchi.

Walter, H. (1982). Enquête phonologique et variétés régionales du français. Paris: PUF.